

كائون ئانى ۱۹۰۵

نومرو : ۲

هر لسانده نهرنوع آثار علميه وأدبيه
واجتماعيه متشكراً قبول ودرج
اولونور

سنه لك آبونہ بدلی هریر ایچون (۱۲) فرانقدر

ژاپون ایمپریال کاغدی اوزدرینه
مطبوعنك سنه لك آبونہ سی
(۵۰) فرانقدر.

ایجتیهاد

آدرس : ADRESSE :

IDJTIHAD
Roseraiie, 2, Genève.

تلفون نومروسی : ۷۳۲۴

ژاپون کاغدی اوزدرینه مطبوع اولمایانلرك
نسخه سی (۱) فرانقدر .

برنجی سنه

آیده بر دفعه نشر اولونور ، سربست ، مجموعه عثمانیه واسلامیه در

Au milieu de tant de difficultés, l'énergie inépuisable de Samy Bey se fraya un chemin d'activité presque surhumaine.

Il a commencé, il y a vingt ans, par publier une revue hebdomadaire intitulée *Hafta* (la Semaine), où il envisageait des questions littéraires, philosophiques et sociales des plus importantes et des plus ardues. Le régime néfaste d'aujourd'hui n'était pas encore bien organisé; les gens vertueux n'étaient pas encore considérés comme périlleux pour l'ordre public, qui n'est, sous la tyrannie, comme le dit Alfieri, qu'« une vie sans âme ».

Consolidée, la néfaste autocratie fit suspendre la publication de la susdite revue.

Samy Bey se mit alors à traduire *Les Misérables* de Victor Hugo, qu'il acheva; mais la publication en fut frappée d'interdiction lorsque les trois premiers livres étaient déjà en vente; le feu sacré ne connaît point l'extinction. Samy, jamais découragé, entreprit la publication d'une série de Dictionnaires qui lui coûtaient chacun un ou deux ans de travail assidu: *Dictionnaire Français-Turc*, *Dictionnaire Turc-Français*, *Dictionnaire Turc*, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*. Ce dernier ouvrage est le plus colossal de ses travaux; il forme 16 gros volumes de 4830 pages, ouvrage pour lequel il consacra les onze dernières années de sa vie.

Bref, Ch. Samy Bey a vécu comme un soleil bienfaisant qui fertilise, chauffe et crée des germes de vie. Ce travailleur infatigable est aujourd'hui de ceux qui vivent avec plus d'intensité lorsqu'ils sont morts. Nous pouvons répéter ces lignes écrites à propos de J. Stuart Mill:

He has joined
The choir invisible

Of those immortal dead who live again
In minds made better by their presence.

A. D.



LES GRANDS ESPRITS DE L'ORIENT

EBOU - ALA

Je pourrais intituler ces articles: « Les grands génies de l'Orient » si le mot « génie » voulait simplement dire « esprit au-delà de la mesure ordinaire ». Aujourd'hui, je veux parler d'un poète arabe mort depuis neuf siècles, « Ebou-Ala-el-Muarri », ainsi appelé du nom de sa contrée natale: Muarret-el-Numan, petit pays syriaque du département de Haleb.

Muarri, poète franchement libre-penseur, possède en Orient une réputation fort répandue, tandis que l'Europe, ou, pour mieux dire, l'Occident, ignore presque totalement cet homme d'imagination si vive, de sagacité surprenante et l'un des plus fiers esprits du monde.

Parmi les orientalistes français, ce fut Silvestre de Sacy qui le fit entrer, pour la première fois, dans le cadre des écrivains célèbres; malheureusement, il s'attacha plus à la forme qu'à la pensée. Dans sa « Chrestomathie arabe », en effet, il lui consacre plusieurs pages d'étude grammaticale, alors que l'analyse de sa psychologie est presque totalement négligée.

Gustave Dugat, dans sa très intéressante « Histoire des philosophes et théologiens musulmans », donne une meilleure appréciation d'Ebou-Ala. Par contre, M. d'Herbellot, dans son fameux ouvrage: « La Bibliothèque orientale », dit à peine quelques mots de lui.

Dans la présente étude, je voudrais me placer à un tout autre point de vue que les orientalistes, pour juger Muarri et présenter l'esprit, bien plus que la forme, des écrits de ce remarquable poète arabe.

Le critique autrichien Hammer Purgstall, célèbre auteur de « L'Histoire de l'Empire ottoman », avait déclaré que Muarri était un philosophe et un grand poète.

Emou-Ala-el-Muarri naquit, d'après Ibni Kalkan, le célèbre historien et l'auteur d'une « Nécrologie des grands hommes » « Vefiat-

el-Ayan », en l'an 373 de l'hégire (976 de l'ère chrétienne).

A sept ans, il perdit la vue à la suite de la petite vérole. Des chroniques dignes de foi assurent que son œil droit était couvert d'un épais leucome permettant à peine le passage de quelques rayons de lumière, et son œil gauche complètement atrophié.

Muarri vivait sous le khalifat d'El-Kadir. Malgré les soins de celui-ci pour maintenir intégralement les vieilles croyances, il affichait la libre-pensée et chantait la vérité immuable et éternelle.

L'âme de Muarri se désolait et s'agitait à l'aspect de la révoltante et universelle tyrannie, tant politique que religieuse. Prométhée enchaîné se réalise en lui, Lucrecius Caius s'y incarne. Comme Prométhée, foudroyé, torturé par Zeus, Muarri est condamné à éprouver toutes les douleurs, toutes les indignations sublimes d'un cœur navré, serré par d'invisibles chaînes. Comme Lucrèce chantant la Nature et ses lois, résume la philosophie d'Epicure, Muarri embrasse les mêmes sujets, mais d'une façon plus élevée, plus belle encore et plus spiritualiste que l'écrivain latin.

Sa poésie est d'une beauté violente. L'humanité trompée, le néant de la vie, la mauvaise organisation sociale, voilà la source amère et féconde de la poésie muarrienne.

Il prêche — car il le sent — l'impérieux besoin de la réforme sociale. Il se révolte invinciblement contre l'inégalité des conditions. Il dit :

« L'hiver s'est précipité sur la terre, il étreint
« non seulement les gens bien couverts de
« chaudes fourrures, mais aussi les pauvres
« miséreux qui sont nus ! Un riche, un noble,
« accapare la subsistance d'un peuple entier,
« et celui-ci se trouve âprement privé de la
« bouchée de pain qui lui est indispensable ! »

Et Muarri regarde avec quelque mépris ce peuple engourdi, prosterné devant l'oppressur.

« Qu'elles sont ignares, les nations que j'ai
« connues ! Sans doute, les générations pré-
« cédentes que je n'ai pu voir ni connaître

« étaient plus égarées, plus sottes encore que
« celles d'aujourd'hui. Elles prient chaque se-
« maine pour leurs chefs et souhaitent longue
« vie à leurs tyrans ! C'est la conséquence de
« leur misérable état d'âme. En présence de
« cet acte absurde, le minber¹ faillit pleurer. »

L'âme de Muarri se pénètre de toutes les douleurs, mais ne se lamente pas. « Son intelligence, a dit un critique, remue toute chose pour en faire jaillir la lumière, l'étincelle féconde. »

Humoristique, certes, il l'est. Ecoutez ce passage : « Jésus vint et annula les lois de Moïse. « Muhammed (Mahomet) est venu à son tour
« avec cinq prières. On a dit : « Il n'y aura
« plus de prophète après Muhammed. »

« Les hommes ont été trompés hier ; ils le
« seront encore demain. Si je parle de l'im-
« possible et de l'erreur, j'élève la voix. Quand
« je proclame la vérité pure, je me vois obligé
« de baisser la voix. »

S'il parle ainsi, ce n'est pas par appréhension, mais pour montrer l'horreur qu'on avait autour de lui des personnes qui osaient dire ouvertement la vérité. Il n'hésite pas à affirmer :

« Les hommes constituent deux classes dif-
« férentes. Les uns ont la religion et n'ont
« pas l'intelligence. Les autres ont l'intelli-
« gence et n'ont pas la religion. »

Son audace va plus loin :

« Eveillez-vous, ô égarés ! Eveillez-vous ! Vos
« dogmes sont des hypocrisies des anciens,
« des ruses employées par eux pour amasser
« des biens et se vêtir de gloire. Ils réus-
« sent et moururent, mais leurs lâches doc-
« trines ont survécu. »

La strophe suivante n'est pas moins hardie :
« Quand nous nous rappelons Adam et ses
« actes, et songeons qu'il a marié son fils à sa
« fille, nous en déduisons que les hommes
« sont d'une race débauchée, et que tout le
« monde est bâtard ! »

Notre poète, comme je viens de le dire, était aveugle ; mais il en semblait satisfait, puis-

(¹) Chaire élevée dans les mosquées d'où les prédicateurs musulmans parlent à l'auditoire.

qu'à ce propos il s'adressait à lui-même ces vers :

« O Ebou-Ala, fils de Suleyman..., si le don de cécité ne t'eût pas été accordé, et si tu voyais le monde, ta prunelle ne pourrait apercevoir un seul homme. »

Cette amère boutade de Muarri ne rappelle-t-elle pas celle du grand philosophe allemand Shopenhauer : « Si ce monde était créé par un dieu, je ne voudrais pas être ce dieu, car la misère du monde me déchirerait le cœur. »

Ebou-Ala-el-Muarri accepte la génération spontanée, cette conception adoptée par nombre d'autorités scientifiques, bien que rejetée par le regretté et célèbre bactériologue Pasteur. Muarri, à ce propos, s'exprime en ces termes : « L'être (l'homme) qui étonne le monde par ses œuvres gigantesques et génielles n'est qu'un animal (être vivant) transformé de la matière brute. »

* * *

Il est plein de dégoût, nous l'avons vu, pour l'ordre social de son temps. De sa plume trempée dans le sang de son cœur, tombent ces mots :

« La mort est aisée, la paix éternelle est avec elle. »

« Elle est supérieure à la vie, même à une longue existence. »

« J'ai étudié les hommes et leurs actions divines. »

« Et je n'ai trouvé que des scélératesses. »

Muarri ne mangeait point de viande. Tuer les animaux pour en déchirer la chair et s'en nourrir était à son avis immoral et sauvage ; j'ose dire qu'il n'avait pas tort. Il se nourrissait exclusivement de légumes et de céréales. C'est pour cette raison qu'un de ses disciples, à la mort de son maître, s'écria :

« Toi qui, par une grande compassion, ne voulais pas verser le sang des animaux, tu fais aujourd'hui jaillir de mes paupières des larmes et du sang par ta disparition et ton éternelle absence. »

Muarri mourut en 449 de l'hégire. Son pessimisme allait jusqu'à blâmer la procréation.

Il recommande d'inscrire ces vers sur sa tombe :

« Voici le crime dont mon père s'est rendu coupable envers moi. »

« Quant à moi, je n'ai attenté à la vie de personne. »

—o—

Les poésies d'Ebou-Ala-el-Muarri parurent pour la première fois à Dantzig en arabe et en latin, par les soins d'un amateur nommé Fabricius.

L'honneur d'apprécier pour la première fois le grand poète revient donc à la petite ville prussienne et au pays natal de Schopenhauer.

Une partie de ses poésies philosophiques, pour ne pas dire athées, disparut dans l'espace de neuf cents ans.

Son œuvre capitale est intitulée « Luzoumi-Malayelzem », ce qui veut dire « nécessité inexigible », parce que les vers contenus dans ces deux volumes sont tous rimés richement. L'ouvrage fut réimprimé en 1891, au Caire, par les bons soins de Aziz-efendi-Zend, le savant directeur du journal « El Mahroucé ».

Sir Margoliouth, professeur d'arabe à l'Université d'Oxford, publia, en 1899, les lettres de Muarri, avec leur traduction anglaise en regard. Sir Margoliouth fit précéder son précieux travail d'une biographie détaillée du poète. « Idjti-had » publiera, dans un de ses prochains numéros, cette biographie, dont la traduction française est due à la plume de Hussein Tos-soun Bey, notre ami et collaborateur.

M. von Kremer, l'écrivain allemand d'une haute autorité fit une étude sérieuse et traduisit en allemand un assez grand nombre de poèmes de Muarri. Ces traductions sont publiées dans la revue allemande « Nord-deutsche Zeitschrift ».

M. C. Huart, dans son ouvrage laborieux, *Littérature Arabe*⁽¹⁾, ne consacre pas même deux pages entières au grand poète, et, sa méthode suivie, qui est de ne donner aucun spécimen des productions des auteurs étudiés, rend ce beau volume incapable de donner une idée suffisante sur la littérature arabe. Le

(1) Edition A. Colin, 1902, Paris.

livre de M. Waliszewski publié dans la même collection d'histoires des littératures, est bien autrement instructif; on en peut dire autant du livre de M. G. Aston, *Littérature japonaise*.

La Grande Encyclopédie, contient une savoureuse dissertation sur Ebu'l Ala, due à la plume de notre éminent compatriote Davoud Effendi Nahol de Beyrouth.

Son « Divan » appelé « Sakt-el-Zend », c'est-à-dire « l'Étincelle du briquet », fut imprimé en 1884 à Beyrouth, par le professeur Chakir-Chekir. Ce « Divan », recueil de poésies lyriques, contient des morceaux admirables d'originalité et de verve éblouissante; une élégie, entre autres, d'une sublimité et d'une énergie poétiques extraordinaires. Le poète y regrette avec désespoir son ami pour toujours disparu. Mais point de larmes dans les yeux, point de gémissements pathétiques, point d'agitation outrée. Il est navré tout au fond de son cœur et n'écrit pas tout ce que son âme lui dicte. Il modère son amertume, dompte et domine ses brûlantes inspirations, et, les rendant moins romanesques, peut-être, leur donne une sincérité plus entraînante et plus émouvante.

Dans mes « Quatrains maudits et les Rêves Orphelins » j'avais voulu esquisser l'âme murienne en ce quatrain que voici :

Avec toute mélancolie il rompt :
Sublime est son orgueil de Prométhée;
Et les deuils s'enguirlandent sur son front
Triste et beau comme une tombe fêtée!
Je compte pouvoir revenir sous peu à

l'étude de ses poésies philosophiques et consacrer particulièrement un travail entier à l'analyse et à la traduction de l'élégie remarquable dont je viens de parler.

* * *

La puissance de la mémoire de Muarri était assurément bien au-delà de l'ordinaire. A ce propos on raconte plusieurs faits qui paraissent légendaires et peu vraisemblables. Je n'en citerai qu'un seul.

Tandis qu'un beau jour Muarri était assis

dans un coin d'une mosquée, deux individus y sont entrés; après une courte conversation, ils s'en sont allés. L'un d'eux confiait à l'autre une certaine somme d'argent en priant son camarade de garder ce dépôt et de le lui rendre au retour de son voyage.

Quelques années plus tard, le voyageur rentre et réclame son argent au dépositaire, mais sa démarche reste sans effet, car le dépositaire nie le fait et refuse de restituer l'argent.

Le frustré s'adresse au juge et celui-ci exige un témoin confirmant le fait. La partie civile, à l'appui de sa réclamation, rapporte que le poète Muarri seul se trouvait assis dans la mosquée, pas loin de l'endroit où la conversation et la mise en garde avaient eu lieu. Il faut faire remarquer que ces deux personnes parlaient une langue étrangère, langue kaldéenne peut-être, que Muarri ignorait complètement. Invité à déposer son témoignage le poète déclara que sa cécité lui rendait impossible un témoignage oculaire mais qu'il se souvenait des voix de ces personnes qu'il avait entendu causer, il y a trois ans, qu'il saurait répété leur voix telle qu'ils ont articulé dans ce temps. Muarri, à l'instar d'un phonographe, reproduisit les paroles prononcées jadis, par ces deux individus. Par ce fait le voyageur abusé rentre en possession de son argent.

Au détriment du centre visuel atrophié, dans le cerveau de Muarri le centre de la mémoire auriculaire était extraordinairement développé, comme on le rencontre souvent chez des personnes frappées de la cécité totale. Le sens de la position dans l'espace chez Muarri avait acquis une précision surprenante; il s'apercevait, dit-on, de la hauteur micrométrique qu'une feuille de papier mise à son insu, sous son matelas, produisait!

Muarri avait, entre plusieurs ouvrages¹ disparus malheureusement, un Koran imitant celui de Mahomet. Lorsqu'un jour on lui objectait que ce Koran, tout en étant une œuvre forte, d'une éloquence éclairée, d'un style véhément et sonore ne produisait, cependant, pas l'impression du Koran du prophète: « Laissez-le lire pendant quatre cents ans dans

les chaires des mosquées, répliqua le poète, et vous m'en direz des nouvelles ».

Le Koran de Muarri a dû être d'un tout autre souffle et n'avait, certes, ces répétitions énervantes et surtout ces non-sens dictés pendant l'accès du haut-mal auquel le prophète était en proie à des intervalles plus ou moins éloignés, comme M. H. Maudsley l'a fait savamment observer dans son profond et très intéressant travail sur *Le Crime et la Folie*.

Du reste le *Luzum i mala Yelzem* de Muarri nous donne une idée assez nette sur la valeur littéraire et philosophique du Koran du chantre libre-penseur que fut ce courageux et grand esprit de l'Orient.

A. D.

Pan-Islamic Society

Notre éminent confrère du Caire, « Arafat », nous apprend qu'un comité est en train de se constituer à Londres, sous le nom de *Pan-Islamic Society*. Cette société a, dit-il, pour but de réunir des sommes d'argent pour construire une mosquée à Londres même; de créer un établissement central où tous les Musulmans pourront facilement et commodément s'assembler; d'y former une bibliothèque islamique; de faire des conférences pour donner des renseignements sur tout ce qui concerne l'Islam aux chercheurs étrangers désireux de les prendre de la bouche même des Unitaires; d'assister et de guider les Musulmans, touristes, commerçants, savants ou autres, arrivant dans le Royaume-Uni et manquant d'assistance ou de direction; de travailler à l'union de tous les Musulmans, spécialement de ceux qui se trouvent sous le régime britannique; de présenter leurs doléances à l'autorité anglaise; de faire connaître aux Musulmans et aux Anglais les points politiques qui les rapprochent et ceux qui les éloignent les uns des autres; de publier des brochures en faveur de notre foi; de représenter l'Islam aux Congrès religieux ou autres, suivant les circonstances; etc., etc.

Cette société, de Londres, a établi sa maison-mère 9, Warwick Crescent, W. London. Son secrétaire est notre ami Abdullah al Mâmoun Sahrawardî.

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir le 52^{me} numéro de notre éminent confrère du Caire. En voici le sommaire:

- I. Le Kremlin éclairé par l'aurore du matin.
- II. Les Réformes à Sumatra.
- III. Esclavage et polygamie.
- IV. Voyage des Musulmans dans les pays du Nord.
- V. La polygamie jugée par les polygames.
- VI. Les Echos hegaziens.
- VII. La propagation de la Vérité à travers le Monde.

Nous ne saurons assez recommander à nos lecteurs cette revue hebdomadaire islamite, rédigée par un groupe d'élite. Nous ne connaissons personnellement aucun de ses collaborateurs, mais nous n'en admirons pas moins le sage et vaste but qu'ils se sont proposés en fondant cette Revue en langue française.

M. Muhammed Muntazar, de Londres, en répondant à notre enquête, nous écrivait à peu près ceci: « Les Musulmans sont tombés en décadence parce qu'ils ont cessé de l'être, ils deviendront puissants, éclairés en le redevenant. C'est, nous paraît-il au moins, ce que « Arafat » veut faire comprendre à tous: C'est assurément beaucoup, mais ce n'est pas tout. Ablation du fatalisme et du fanatisme supplanté au monde musulman (?) par des souverains absolus et par leurs hypocrites et lâches prosélytes, nourrir les Musulmans de saines et fortifiantes conceptions scientifiques; éveiller en eux le goût pour la science, l'industrie, l'art, etc., qualités qui ne demandent qu'à être réveillées, pour émerveiller le monde par sa floraison rapide et grandiose.

Nous nous croyons toujours en droit de considérer ces quelques lueurs comme l'heureux précurseur d'une universelle aurore.

AVIS

Pour tout ce qui concerne l'administration, éditions, réclames, etc., s'adresser à M. Hussein Tossoun Bey, directeur-gérant de l'*Imprimerie Internationale*, Roseraie, 2, Genève.